

Mémoires

Autor(en): **Verdat, Claude-Joseph**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **4 (1901)**

Heft 197

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-285571>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELÉMONT

Les enragés voulaient arracher, ces jours passés, la statue de la sainte Vierge qui orne la fontaine devant la maison de ville, le Christ qui est derrière l'église paroissiale et le saint-Jean au coin de la maison du Chapitre. Ils voulaient pendre ce dernier par le cou, le Christ et la Vierge qui sont en pierre, ils voulaient les trainer par la ville avec des chevaux. Cette motion a été faite au club, par le commissaire des guerres, Français enragé, mais l'aide de camp, un nommé Mariot, homme d'esprit, a demandé la parole pour détourner la chose. L'autre disait que cela ferait rire le monde « oui, a dit celui-ci » peut-être en ferez-vous rire quelques-uns, mais vous ferez pleurer tous les autres. Les uns sont contre. Chacun aime sa religion. Vous vous attirerez la haine de tout le monde ici. C'est vouloir faire abhorrer dans ce pays le nom français. Quand il eu fini de parler, tous les spectateurs ont claqué des mains, en criant : *appuyé, appuyé !* L'autre est resté capot comme un vilain qu'il est (*). Cependant il a fallu ôter tous les Christ et croix des cimetières et toutes les autres sta-

(* Le crucifix existe toujours à la même place, ainsi que la statue de St Jean et la belle Vierge qui orne la fontaine du marché.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 96

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Et, silencieuse, les deux mains jointes. Alba regarde au fond de la scène, encadré d'une draperie de velours bleu, le buste de marbre blanc, où elle retrouve les traits de son ami d'enfance. Mais la tristesse infinie ne lui étirent plus le cœur, son poignant chagrin s'est progressivement changé en une douce mélancolie. Comme l'avait prédit la comtesse de Ruloff, et comme l'avait désiré Yvan lui-même, elle s'est

tues des Saints, parceque par un décret qui abolit tout signe extérieur de religion, par conséquent, ils ne veulent plus souflrir aucune croix ni autre chose qui leur fasse souvenir de l'existence de Dieu.

On dit partout que lorsqu'on a oté les saints et les vases sacrés des églises de Porrentruy, il s'y est trouvé entre autre un misérable paysan de Miécourt, un de ces enragés, lequel doit avoir pris un Christ et lui a mis la corde au cou, en lui disant de se défendre, s'il en avait le pouvoir, et toutes autres sortes d'invectives; après quoi il l'a trainé dans le feu et l'a brûlé. La même chose et les mêmes paroles ont été faites et dites dans plusieurs endroits. Aussi on a dit partout et on m'assure de la véracité du fait que ce paysan, après avoir brûlé ce crucifix, une espèce de fumée l'a entouré et ne l'a plus quitté, de façon qu'il ne savait où se retirer. Personne ne pouvait demeurer près de lui, tant cette fumée était puante. Au bout d'une huitaine de jours, il est mort misérablement. Une espèce de flamme lui sortait de la bouche. On dit de plus que le jeune Rengguer est dans son lit immobile (*). Tous ces châtiments étaient bien mérités.

On continue encore tous les jours, au club, à faire de la charpie et à coudre des draps avec toute sorte de linge. On coud des serviettes ensemble, des nappes et des aubes qu'on a prises en grande partie dans les églises, et l'autre reste chez ceux qui ont émigré. De tout cela

(* Le fils Rengguer Joseph, n'avait que 23 ans. Il sortait du régiment de Reinach et accepta dans le Mont-Terrible, le grade de capitaine de gendarmerie. Il alla, avec quelques étrangers à la chapelle de Ste Croix près de Fontenais pour la dévaster, lorsque les paysans leur tombèrent dessus et les chassèrent.

enfin décidée à confier le bonheur de sa vie au dévouement et à la loyauté d'André Riancey.

Depuis un an ils sont mariés. Il est près d'elle, en ce moment; et tous remarquent la haute taille du jeune médecin, son visage intelligent, et sa boutonnière piquée du ruban rouge d'une décoration. André s'est montré à Alba ce qu'il était : cœur loyal et brave, esprit distingué. Et, à mesure qu'elle connaissait mieux André, elle comprenait qu'elle pouvait se fier à cette noble nature.

Par un beau jour de printemps, il fit sa demande, et quand Alba Hedjer releva ses yeux, longtemps fixés à terre, elle lut, dans ceux d'André, son fidèle et patient dévouement.

Quant au vicomte Lucien de Romeure, il connait trop bien l'art diplomatique de dire des phrases charmantes, sans en penser un mot, pour désespérer de son avenir. La rage et la colère de la déception une fois passées, il s'est mis en recherche d'une autre héritière. Il y en

on fait des linceuls pour les hôpitaux. Ce sont les bonnes patriotes de la ville qui y vont chacune à son tour. Tous les jours presque on fait des quêtes de linge, guêtres, souliers et autre habits pour habiller les volontaires qui sont sur le Rhin presque nus. Ceux qui veulent donner, mais ceux qui ne donnent rien, sont regardés comme des aristocrates et des gens suspects, et il ne fait pas bon passer pour tels. Pour peu qu'on soit suspect, on est emprisonné, et on a de la peine à s'en tirer, sans y laisser quelques bons sols.

Le premier jour de repos qui s'est célébré à Delémont, Porrentruy etc. c'est le décade de la 3^e décade du mois de Frimaire, le 30^e jour, lequel correspond au 20 décembre 1793, en France, l'an 3 de la République. C'était jour de vendredi : personne n'osait travailler qu'en cachette. Il a fallu ce jour là que tout le monde nettoiyât devant chez lui les bancs, par ordre du district, il ne faisait pas du tout froid. A peine a-t-il gelé les nuits. Le jour de la dite fête, presque toutes les filles étaient habillées en blanc, leurs cheveux pendant sur les épaules et des couronnes et des guirlandes de lierre, des branches de sapin en main, d'autres différents emblèmes. Avec cet appareil, ils ont fait le tour de la ville, accompagnés de tous les clubistes et de ceux qui ont voulu y aller, parce que tous les citoyens et citoyennes y étaient invités. On avait même envoyé des circulaires dans les villages, pour inviter les gens de la campagne à y venir, mais il n'y en avait pas ou s'il y en avait c'était bien peu. Il n'y avait, de la ville que les plus fameux et quelques autres qui n'osaient moins faire pour ne pas paraître suspects. Voici donc à peu près comme était le cortège des dites bacchantes. Des filles qui portaient les emblèmes : l'une portait des balances et une épée pour la justice; une autre

a plus d'une sous le soleil. Et, puisqu'il n'a pas réussi près de M^{lle} Hedjer, pour chanter la sentimentale romance, il accorde ses pipeaux dans un autre ton; il orne sa houlette de nouveaux rubans. Il joue une petite bucolique dans un château quasi princier, perdu au fond de la Dalmatie. Il dresse des plans, qui ont pour but de lui donner l'éclat et la puissance.

Et, là-bas, dans la blanche abbaye, celle qui, avait été la Bocellini ne songe guère ni à l'éclat ni à la puissance. La paix profonde réside en ce paisible monastère, où, chaque jour, les mêmes heures ramènent les mêmes impressions, les mêmes images. C'est à peine si l'on entend les pas mesurés des saintes religieuses bruire le long des cloîtres.

Parfois, de loin en loin, une lettre d'Alba apprend, à la mère d'Yvan, que le monde des arts vient d'acclamer une nouvelle œuvre, qu'une nouvelle diva a paru sur la scène.

Et la lettre en main, la tête baissée sous l'a-